Chambre des Représentants.

SÉANCE DU 13 JUIN 1871.

Pension viagère à la dame Louise-Christine-Emilie Torris, veuve
du général Niellon.

DÉVELOPPEMENTS.

MESSIEURS,

Nous venons vous proposer de faire un acte patriotique en accordant une pension à la veuve du brave général Niellon, dont le nom historique restera attaché à notre glorieuse régénération politique, pour les éminents services qu'il a rendus à l'affranchissement de la patrie.

Charles Niellon, fils de Jacques-Charles et de Magdelaine Gilbert son épouse, naquit à Strasbourg le 15 février 1798. Militaire par goût et par instinct, il s'engagea avec Bugeaud, en 1808, dans le 25^e d'infanterie légère, devint bientôt sous-officier et assista aux batailles de Lutzen et Bautzen, à la guerre d'Espagne et à la bataille de Leipzig, où il fut blessé. Décoré sur le champ de bataille, par le maréchal Marmont, il devint son secrétaire. Après la chute de l'Empire, il finit par se retirer en Belgique, où il était, en 1830, l'un des rédacteurs de la *Minerve*, ce qui le mit en rapport quotidien avec nos écrivains politiques.

Niellon était né avec le génie militaire. Homme de cœur et d'action, il était doué de toutes les qualités du commandement; son coup d'œil sûr et rapide lui faisait immédiatement discerner le point vulnérable de l'ennemi, et sa bravoure, son entrain, son accent patriotique, le faisaient aimer des volontaires qu'il conduisait de triomphe en triomphe, et qui avaient en lui une confiance sans bornes. On était fier de servir dans le corps de Niellon.

Ces rares qualités avaient fait distinguer Niellon dès l'origine du soulèvement de Bruxelles; dès le 26 août, il fut élu capitaine du poste de la rue de l'Écuyer, et peu de jours après il devint aide de camp du général d'Hoogvoorst et adjudant-major de l'état-major général. Quand l'armée hollandaise attaquait la capitale, Niellon se mit à la tête d'un corps de volontaires destiné à tourner l'ennemi pour le prendre en arrière, et le 26 septembre, il attaqua par un mouvement tournant l'armée assiégeante, vers Schaerbeek. Cette manœuvre hardie ne contribua pas peu à la retraite de l'ennemi et à la libération de la capitale. Poursuivant cette entreprise, il parvint, à la tête de ses volontaires, à rétablir les communications

entre Bruxelles et Louvain, et à dégager ainsi l'héroïque ville de Louvain, qui, sous les ordres des De Neef, des Ad. Roussel, des T'Serelaes, des Van Meenen, rendit de si grands services à la régénération de la patrie. En récompense de cette brillante expédition, Niellon fut nommé, par le gouvernement provisoire, lieutenant-colonel de l'armée régulière.

Cependant les avant-postes de l'ennemi s'avançaient encore jusqu'à trois lieues de la capitale et à deux lieues de Louvain. Déjà l'armée hollandaise, arrivée des provinces septentrionales, était campée entre Anvers et la Nèthe; son avant-garde occupait Malines et s'étendait jusqu'à Sempst, Campenhout, Wespe-laer et Rotselaer, couverte par la Senne et la Dyle; sa gauche était à Lierre. Un retour offensif était à craindre et à chaque instant Bruxelles pouvait être de nouveau menacé. Attaquer l'armée ennemie, forte de 35,000 hommes, 4,000 chevaux et 56 pièces de canon, dans une position inexpugnable, eût été une véritable témérité.

C'est alors que Niellon conçut un projet hardi, celui d'attaquer, par un mouvement tournant à travers la Campine, la ville de Lierre où était l'extrême gauche de l'ennemi; de prendre ainsi l'armée hollandaise à revers, et la forcer d'abandonner sa quadruple ligne de défense le long de la Nèthe et de la Dyle. Si cette attaque réussissait, l'ennemi était réduit à se retirer sous les murs d'Anvers. Il communiqua ce projet au brave général Goethals, qui le fit accepter par le gouvernement provisoire, et fut autorisé d'établir à Louvain le dépôt de son corps, composé de 2,200 volontaires, avec deux pièces de canon et un obusier commandés par l'intrépide Kessels. C'est avec cette petite troupe qu'il entreprit de déloger de ses fortes positions l'armée hollandaise forte de 35,000 hommes, 4,000 chevaux et 56 pièces de canon, et commandée par le duc de Saxe-Weimar en personne.

Le 14 octobre, Niellon part de Louvain et, pour dépister l'ennemi, il se dirige sur la route de Maestricht et vient s'établir près d'Aerschot. Le 15, à la pointe du jour, il passe le Demer et, par un mouvement tournant, il se porte sur Schryck, à une lieue et demie de Malines qu'il fait mine de vouloir attaquer. Bientôt, il est rejoint par l'immortel Frédéric de Mérode, à la tête d'un corps de volontaires campinois. Là aussi étaient notre ancien collègue Peeters, et Barthels, et Emare, et Jenneval, l'auteur de *la Brabançonne*, tous héros de 1830, fiers de servir sous Niellon. C'est alors seulement qu'il fit connaître à ses volontaires que le but de l'expédition était d'attaquer Lierre, clef de la défense de l'ennemi. Il ordonne le silence absolu aux tambours ainsi qu'aux volontaires, et arrive le 16 octobre sous les murs de Lierre. Aussitôt, l'intrépide Kessels se met en batterie à portée de pistolet du pont, en face de la ville, dont les murs se garnissaient de soldats hollandais. En apprenant l'arrivée des volontaires, la population se soulève, le tocsin frémit à toutes les églises; bientôt le colonel hollandais capitule et la ville de Lierre tombe entre nos mains.

L'entrée des volontaires à Lierre fut triomphale; de toutes les fenêtres les dames jetaient des couronnes et des bouquets aux braves qui venaient de les délivrer du joug de l'étranger. Mais un retour offensif de l'ennemi était inévitable, car la prise de cette ville permettait à l'armée patriote de prendre à revers l'avant-garde de l'ennemi, située à Malines, et de la forcer d'abandonner, avec

cette ville, ses grandes lignes de défense : la Senne, la Dyle, la Nèthe et le Ruppel. Ce retour offensif ne se fit pas attendre et le 18, le prince de Saxe-Weimar, général en chef de l'armée hollandaise, vint en grande force tenter la reprise de la place de Lierre. Mais le courage de nos volontaires, aidé des dispositions habiles de Niellon, repoussa cette attaque et culbuta l'ennemi sur tous les points. Le lendemain 19, attaque générale de la ville de Lierre par l'armée hollandaise sur quatre points à la fois. Deux fois l'ennemi tente l'assaut qui est repoussé par nos volontaires, et enfin Niellon, aidé du brave Kessels et de Frédéric de Mérode, culbute de nouveau l'ennemi et le force de se retirer à Vieux-Dieu. Le duc de Saxe-Weimar y fut blessé à la jambe, mais nous eûmes la douleur d'y perdre Jenneval, l'auteur de la *Brabançonne*, dont le corps, transporté à Bruxelles, repose à la place des Martyrs.

Cette brillante victoire déterminait la retraite de l'armée hollandaise, qui dut abandonner Malines. Melinet y entra le 21 octobre et se porta sur Walhem où eût lieu l'attaque de l'ennemi couvert par le Demer et le Ruppel, tandis que Kessels venait le prendre en flanc par son attaque sur Duffel. A Walhem, les volontaires firent des prodiges de valeur ; tous et surtout Lebœuf, bravèrent une mort presque certaine pour planter le drapeau belge en tête du pont. Leur courage amena une nouvelle défaite de l'ennemi, qui dut se retirer jusqu'à Contich. Déjà Niellon avait dépassé Bouchaut, chassant devant lui l'armée hollandaise, et il arriva le 24 octobre à Vieux-Dieu, où il fut rejoint par Melinet. Toutes ces victoires avaient forcé l'armée hollandaise à se réfugier sous le canon de la place d'Anvers, à Berchem, où, après un combat opiniâtre, elle fut de nouveau culbutée et forcée de se retirer dans Anvers.

C'est dans ce combat de Berchem que Frédéric de Mérode reçut la grave blessure qui occasionna sa mort. Toujours à l'avant-garde avec ses volontaires, ce grand citoyen électrisait ses compagnons par son courage et son énergie. On le voyait constamment à leur tête, chantant la *Brabançonne* et s'écriant : *En avant ! en avant ! les braves ne meurent pas !* Le 25, l'ennemi ne se montrait plus en rase campagne et les volontaires campinois s'avançaient vers Berchem. Ils aperçoivent une troupe de soldats portant la blouse et le bonnet des volontaires. Trompés par ce costume, Frédéric de Mérode et les siens s'avancent, lorsqu'une fusillade leur apprend que ceux qu'ils avaient pris pour des volontaires étaient des Hollandais déguisés pour tromper les Belges. Bientôt les nôtres sont entourés, le cercle ennemi se resserre, la moitié des volontaires tombe ; Frédéric de Mérode tombe aussi ; mais à genoux il se défend encore et excite ses intrépides Campinois. Tous allaient être taillés en pièces, lorsque des cris se font entendre ; ce sont les volontaires de Niellon qui accourent délivrer cette héroïque troupe ; mais quelle fut leur douleur en voyant Frédéric de Mérode grièvement blessé !

Au milieu de la douleur de tous, lui seul, calme et ferme, les excitait au combat. Ce sont, disait-il, les fruits de la guerre. En avant, mes amis, en avant contre l'étranger, plus de Nassau ! plus de Nassau ! Emporté du champ de bataille, l'amputation de la cuisse fut pratiquée par le docteur Seutin, accompagné du docteur Vleminckx, et le 4 novembre, il succomba à Malines, au milieu de sa famille éplorée. Sa mort fut un deuil public ; son nom figurera dans l'histoire comme un des héros de cette grande époque.

Cependant, les patriotes étaient arrivés sous les murs d'Anvers, repoussant l'armée hollandaise qui avait dû se réfugier dans la place. Niellon avait son quartier général à Borgerhout, Melinet à Berchem. Depuis quelques jours, Niellon avait organisé des intelligences avec les patriotes d'Anvers, et dès le 26 octobre, Vander Herreweghe et ses compagnons étant venus à Bruxelles, le gouvernement provisoire avait porté le décret suivant, dont l'audace est telle qu'on en trouverait à peine un exemple dans l'histoire des révolutions :

« Le gouvernement provisoire de la Belgique, comité central, autorise M. Vander Herreweghe à prendre possession de la ville et de la citadelle d'Anvers et à les faire occuper au nom du peuple belge.

» Bruxelles, le 26 octobre 1830. »

Armés de cet audacieux décret, Vander Herreweghe et Delin s'étaient concertés avec Niellon, et il avait été convenu qu'au premier mouvement intérieur, celui-ci ferait avancer ses volontaires jusqu'à la porte de Borgerhout, que les Anversois l'aideraient à forcer. Le 26, le peuple d'Anvers, excité par la canonnade des volontaires et la défaite des Hollandais, avait commencé à se soulever; le 27, à quatre heures du matin, le tocsin appela les Anversois au combat de la délivrance. Niellon, profitant du désordre que ce soulèvement jetait dans l'armée hollandaise, s'était avancé jusqu'aux murs de la forteresse; en un instant, les pallissades sont arrachées et le pont-levis abaissé. Parvenus au dernier pont, les volontaires sont accueillis par la fusillade de la garnison; mais le brave Kessels s'empare des canons abandonnés dans la demi-lune, les retourne pour balayer les remparts. Alors Vander Herreweghe, fidèle au rendez-vous, s'avance avec ses Anversois vers la porte de Borgerhout, parvient à en chasser les Hollandais, la porte s'ouvre et Niellon se précipite dans la ville avec ses volontaires, délivrant ainsi notre métropole commerciale du joug de l'étranger. Aussitôt Kessels, poursuivant l'ennemi, dégage, après une lutte très-vive, la porte de Malines, qu'il ouvre à Melinet, et les deux corps de volontaires font leur entrée triomphale dans Anvers. C'est alors que la régence orangiste se décide à envoyer les clefs de la ville à Niellon, qui répondit, en les repoussant : Vous voyez bien que nous nous en sommes passés. Le jour même, bravant les plus grands dangers, Rogier et François de Robiano, viennent prendre possession d'Anvers, au nom du peuple belge et du gouvernement provisoire, tandis que la Hollande bombardait notre métropole commerciale, y incendiait les entrepôts et les édifices publics, rompant, par cet acte sauvage, le dernier faible anneau qui nous rattachait encore à la maison d'Orange.

Cette brillante campagne complétait la révolution belge, en expulsant l'armée hollandaise de notre territoire. L'idée et la direction en étaient dus à Niellon. Aussi, dès le 29 octobre, le gouvernement provisoire, interprète de la gratitude nationale, le promut-il au grade de général de brigade, par un arrêté dont la teneur honore autant celui qui le donne que celui à qui il s'adresse.

« Considérant, dit cet arrêté, que les services rendus par M. Niellon, depuis le commencement de notre glorieuse révolution, lui ont mérité un acte de reconnaissance publique ;

» Considérant que les preuves multipliées qu'il a donné dans toutes les occasions de talents militaires et d'un dévouement admirable à la cause de la liberté, lui ont acquis un droit incontestable à un grade supérieur;

» Le gouvernement provisoire arrête : M. Niellon est nommé général de brigade. »

Aussitôt après la prise d'Anvers, le nouveau général se porte dans la Campine pour dégager nos frontières. Déjà le brave Jalhau s'était avancé jusqu'à Bar-le-Duc et y avait fait prisonnier un demi-escadron de cuirassiers hollandais. Niellon établit son quartier général à Turnhout. Alors commencèrent les déboires qu'il eut la douleur d'avoir à supporter de la part de ceux qui voulaient ramener le gouvernement déchu.

Expulsé du sol de la Belgique, le roi Guillaume comprit bientôt que ce qu'il n'avait pu obtenir par la force des armes, il devait chercher à l'atteindre par la corruption, et bientôt l'or de la Hollande fut prodigué pour corrompre les officiers supérieurs, tellement que, lorsqu'en 1840, il fallut régler ces comptes, les États-Généraux eux-mêmes furent effrayés du chiffre énorme de la corruption. Beaucoup de ceux que le gouvernement provisoire avait comblés de ses faveurs, cherchaient à assurer par la trahison la brillante position que la révolution leur avait faite, et les conspirations militaires se renouvelaient sans cesse, à Bruges, à Gand, à Anvers et même à Bruxelles, déjouées sans cesse et renversées par les patriotes. A Gand, lors de la conspiration de Grégoire, tous les officiers généraux s'effacèrent, et la Belgique ne dut son salut qu'au courage héroïque du baron Lamberts de Cortenbach et au patriotisme de Vande Poele et de Rolliers, officiers des pompiers. A Anvers, lors de la conspiration Vander Smissen, tous les officiers généraux s'effacèrent, et la Belgique ne dut son salut qu'à l'énergie des capitaines Eenens et de Ryckolt. A Bruxelles, lors de la conspiration Boremans, la Belgique dut son salut à l'Association nationale.

Mais c'est au ministère de la guerre que la conspiration avait son siège et qu'elle organisait tout pour préparer le retour du prince d'Orange par la défaite, la honte et l'humiliation de la patrie. Le plan de la conspiration était machiavéliquement conçu :

Placer tous les généraux traîtres dans les centres orangistes, où ils pouvaient facilement comploter et se mettre à la tête du mouvement de la conspiration ;

Dégoûter les généraux patriotes, en leur refusant tout ce qui était nécessaire à la défense, à l'habillement, à la nourriture, à l'équipement, à l'armement et au munitionnement de leurs soldats ;

Fatiguer, dénigrer et dégoûter par tous les moyens, les volontaires pour s'en débarrasser ; les éparpiller pour les empêcher de se concentrer ;

Créer deux armées, l'une de la Meuse, l'autre de l'Escaut, représentant l'aile droite et l'aile gauche du front de bataille, et ne pas avoir ni un soldat, ni un canon au centre, de manière à ouvrir au prince d'Orange la voie facile de la capitale ;

Placer l'armée de ligne dans les forteresses qui bordent la France et plus loin de Bruxelles que l'armée hollandaise ;

Employer tous les fonds votés par le Congrès pour travaux de campagne, à réparer les forteresses qui bordent la France et, tandis que l'armée ennemie était menaçante à nos portes, ne pas employer un sou à des ouvrages de défense ou à des travaux de campagne et d'inondation destinés à arrêter l'invasion ennemie.

Au moyen de cette organisation machiavélique, tout était préparé pour ramener

la maison d'Orange à Bruxelles. Dans cette vaste conspiration orangiste, Niellon resta pur et jamais l'or de la Hollande ne parvint à le corrompre. Aussi, lors de la campagne d'août 1831, quand la Hollande, forte de la conspiration dont nous venons de retracer le plan, vint attaquer la Belgique à l'improviste et sans même dénoncer l'armistice, le général Niellon fut-il celui qui rendit les plus grands services. Vainqueur partout où il rencontra l'ennemi, ce fut lui qui, lors de l'affaire de Louvain, sauva l'honneur de la Belgique. La patrie reconnaissante lui accorda la grande naturalisation par une loi spéciale en date du 16 mars 1837. L'un des considérants porte : « Attendu qu'il est suffisamment justifié des services éminents rendus à l'État par le général Niellon. »

Malgré ces immenses services, lorsque, en 1832, une réaction injuste contre les volontaires et leurs officiers commença, le général Niellon eut la douleur de se voir compris dans ce déplorable système. Après trois ans de commandement dans les Flandres, où il avait su réprimer les menées orangistes, des tracasseries de tous genres vinrent s'accumuler contre lui, au point de le forcer à demander sa mise en disponibilité. Dans cette circonstance, les habitants des Flandres, témoins des services que Niellon leur avait rendus, lui donnèrent une preuve bien éclatante de leurs regrets, en adressant à la Chambre des Représentants des pétitions revêtues de vingt et un mille signatures, pour demander qu'on le réintégrât dans son commandement. Mais la réaction, alors à l'ordre du jour, l'emporta, et le brave général fut mis en disponibilité, sans avoir pu parfaire la carrière militaire à laquelle l'appelaient et son rare talent et les immenses services rendus à la patrie. C'est alors qu'il épousa dame Louise-Christine-Emilie-Marie-Charlotte Torris, fille de Pierre-François Torris, propriétaire, et de dame Anne-Christine Oursel. Ensuite d'une autorisation du Ministre de la Guerre, le mariage eut lieu à Paris le 2 avril 1835. De ce mariage sont nés plusieurs enfants, dont un est aveugle de naissance.

Le général Niellon avait demandé au Département de la Guerre à être admis comme participant à la Caisse des veuves et orphelins, ensuite de la circulaire ministérielle du 20 novembre 1849, et cette faveur lui avait été accordée, mais à des conditions impossibles à remplir. Il devait verser une somme considérable pour les anticipations, et, au lieu de le faire par termes successifs, comme cela s'est fait depuis, une lettre du 8 mai 1850 exigeait le versement immédiat. Le brave général fut donc dans l'impossibilité de réaliser sa pensée.

Niellon est mort le 26 février dernier, laissant une veuve avec quatre fils et une fille sans aucune fortune. Les patriotes de 1830, que compte encore la Chambre des Représentants, ont donc cru devoir prendre l'initiative d'un acte patriotique en faveur de la veuve du brave général à qui revient l'insigne honneur d'avoir assuré le succès de la campagne de 1830 et chassé l'étranger du sol de la patrie. Cet acte patriotique aura, nous en sommes convaincus, votre assentiment, car, en présence des grands souvenirs de notre émancipation politique, tous nous ne formons qu'un cœur pour proclamer la dette de la patrie reconnaissante envers ceux qui l'ont si noblement servie !

B.-C. DUMORTIER.

PROPOSITION DE LOI.

LÉOPOLD, etc.

Voulant, par un acte de gratitude nationale, reconnaître les services signalés rendus par le général Niellon dans les combats soutenus pour l'indépendance de la Belgique,

ARTICLE UNIQUE.

Une pension viagère de quatre mille francs (fr. 4,000) est accordée à la dame Louis-Christine Emilie Torris, veuve du général Niellon, en récompense des services éminents rendus par feu son mari, lors de l'affranchissement de la patrie.

Cette pension prendra cours à partir du décès du général Niellon.

Fait au palais de la Nation, le 7 juin 1871.

B.-C. DUMORTIER, C^{te} DE THEUX, CH. ROGIER,
D. DE HAERNE, F. VLEMINCKX, V^{te} VILAIN XIII.